

Monica GAROIU
(Université du Tennessee
à Chattanooga, États-Unis)

**Poétique de l'identité
dans les *Journaliers* d'Isabelle
Eberhardt**

Abstract: (Poetics of Identity in Isabelle Eberhardt's Diaries) The works of the writer and traveler, Isabelle Eberhardt (1877-1904), question and analyze in depth North Africa and the Islamic society. While considering nomadism and solitude as expressions of her freedom, Eberhardt's search of the Saharan desert becomes the driving force of her writing and identity. This article will examine her intimate diaries, where the Saharan landscape is at the crossroads of the encounter with the Other and the mystical depth of a spiritual journey. Moreover, we will question the nature of the "I" that fades in front of the image of the Saharan space, source of a plural and heterogeneous narrative identity.

Keywords: *Isabelle Eberhardt, travel, Sahara, Orientalism, identity.*

Résumé : L'œuvre de l'écrivain-voyageur, Isabelle Eberhardt (1877-1904), questionne et analyse en profondeur le Maghreb et la société islamique. Tout en considérant le nomadisme et la solitude comme expressions de sa liberté, Eberhardt fait de la quête de l'immensité saharienne la force motrice de son écriture et de son identité. Dans cet article, nous examinerons ses écrits intimes, les *Journaliers*, où le paysage saharien s'entrecroise avec la rencontre de l'Autre et la profondeur mystique d'un itinéraire spirituel. En outre, nous nous interrogerons sur la nature du « je » qui s'estompe au profit du tableau de l'espace saharien, source d'une identité narrative plurielle et hétérogène.

Mots-clés : *Isabelle Eberhardt, voyage, Sahara, Orientalisme, identité.*

1. Introduction

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt – ses nouvelles et articles, publiés dans des revues parisiennes et algériennes pendant sa vie, et ses œuvres posthumes¹ – évoque une quête permanente de l'ailleurs et un désir envoûtant de se dissoudre dans l'altérité. Ses écrits intimes, les *Journaliers*, témoignent d'une identité plurielle qui s'avance incessamment dans un devenir « autre », d'une joie de l'errance qui l'amène à la recherche d'autrui et de l'ailleurs, et d'un esprit assoiffé de connaissance et de transcendance. Ayant construit un imaginaire sur le modèle des écrits exotiques de Pierre Loti, André Gide

¹ Au Pays des sables (1944), Amara le forçat – L'Anarchiste (1923), Contes et paysages (1925), Mes *Journaliers* (1923), Dans l'ombre chaude de l'Islam (1906), Notes de route – Maroc, Algérie, Tunisie (1914), Lettres et *Journaliers* (1987), Yasmina et autres nouvelles algériennes (1986), Sud Oranais (2003).

ou Eugène Fromentin, sa fuite d'un présent méprisable, d'une société en déclin, la porte vers le Maghreb ensoleillé qu'elle arpente dressée en indigène et vers la découverte de l'Islam.

La vie hors du commun de cette « vagabonde des sables » a fait couler beaucoup d'encre. Certains biographes et critiques ont beaucoup de sympathie pour elle et l'idéalise jusqu'à faire d'elle un adversaire ferme de la colonisation ou une féministe avant la lettre : Victor Barrucand – son ami et légataire qui apporte des changements à nombre de ses manuscrits –, Edmonde Charles-Roux ou Brigitte Riera. D'autres, par contre, s'interrogent sur ses positions contradictoires dans l'Algérie coloniale, son aversion envers les femmes simples, son style de vie en tant que convertie musulmane, critiquant son penchant pour le kif et l'alcool : Sidonie Smith, Michelle Chilcoat, ou Lynda Chouiten.

Née en 1877 en Suisse, près de Genève, comme enfant illégitime d'une mère russe d'origine allemande et juive, Isabelle Eberhardt grandit dans un milieu anticonformiste et cosmopolite. À dix-sept ans, elle s'installe avec sa mère à Bône, où elle se perfectionne dans l'étude de l'arabe et de l'Islam. La mort de sa mère peu de temps après, la plonge dans un déséquilibre profond et douloureux : dépossédée de tout, elle erre, pendant plusieurs années, entre la France, l'Algérie, la Tunisie et la Suisse. Ce n'est qu'en 1900 qu'elle s'établit à El Oued, au Sud constantinois, prête à découvrir la terre du soleil couchant à laquelle elle assigne le pouvoir de l'arracher de son angoisse de vivre.

Ses *Journaliers* nous renseignent sur les moments clés de sa vie en Orient : sa conversion à l'Islam, l'adoption définitive du port de cavalier arabe, son mariage avec un sous-officier de spahis, Sliman Ehnni, ainsi que son affiliation à la confrérie soufie des Kadryas. Sa désinvolture offense et inquiète les autorités militaires jusqu'à ce qu'elle devienne, à leurs yeux, une suspecte dangereuse. Grièvement blessée par un fanatique appartenant à la confrérie des Tidjanyas – les adversaires irréconciliables des Kadryas – qui l'assaille à coups de sabre lors d'un attentat criminel, elle est expulsée d'Algérie et transportée de force à Marseille. La vie de misère qu'elle y mène ne fait qu'exacerber sa nostalgie pour l'Algérie et le désert qui l'appellent sans cesse. Ainsi, note-t-elle le 11 juillet 1901, à « 10 h. $\frac{3}{4}$ » du soir :

« Voilà que la hantise des lointains charmeurs me reprend... Partir, partir au loin, errer longtemps ! ... La hantise de l'Afrique, la hantise du désert... Mon âme de nomade se réveille et une angoisse m'envahit à songer que je suis peut-être immobilisée pour longtemps ici ... » (Eberhardt 1923, 196).

Finalement, grâce à son mariage à un sujet français, Eberhardt rentre définitivement en Algérie en tant que naturalisée française. Attachée en qualité de rédactrice au journal de Victor Barrucand, l'*Akhbar*, elle écrit des articles sous le pseudonyme littéraire de Si Mahmoud. Jusqu'à la fin de sa vie, Eberhardt, toujours en route vers l'inconnu, demeure fascinée par le désert tout en partageant avec joie

l'existence rude des tribus sahariennes. Dans une lettre de 1901, elle se confesse à son frère :

« Je me suis attachée à ce pays - cependant l'un des plus désolés et des plus violents qui soient [...]. Il y a trop longtemps que je suis ici, et le pays est trop prenant, trop simple, en ses lignes d'une menaçante monotonie, pour que ce sentiment d'attachement soit une illusion passagère et d'esthétique. Non, certes, jamais, aucun autre site de la terre ne m'a ensorcelée, charmée autant que les solitudes mouvantes du grand océan desséché qui, des plaines pierreuses de Guémar et des bas-fonds maudits du chott Mel'riri, mène aux déserts sans eau de Sinaoun et de Ghadamès. » (Eberhardt 1987, 195).

Elle meurt tragiquement au printemps de 1904, à 27 ans, emportée par les inondations dévastatrices survenues dans la ville d'Ain Sefra où elle est enterrée.

Notre analyse des *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt se focalise, d'une part, sur la manière dont les éléments de l'immensité saharienne s'entrecroisent avec les soucis existentiels, littéraires et spirituelles de l'aventurière qu'elle était. D'autre part, en nous attardant sur l'écriture de ces feuillets intimes, l'on tente de démontrer que la terre ensoleillée du Maghreb devient pour elle un stimulant corporel et cérébral tout en donnant naissance à une écriture du moi plurielle.

2. Le manuscrit

Les *Journaliers* d'Isabelle Eberhardt qu'elle appelle *Mes Journaliers* se composent de quatre cahiers recueillis après l'inondation fatale dont l'autrice était victime. Le premier, écrit sur un petit carnet entoilé, débute le 1^{er} janvier 1900 à Cagliari et s'achève en mai 1900, à Genève. Les dates sont très exactes, précisant parfois le jour de la semaine, même l'heure de l'écriture : par exemple, « Cagliari, 18 janvier, jeudi, 5, ½ du soir ».

Les trois autres journaliers sont écrits sur des cahiers cartonnés retrouvés dans la bibliothèque portative de l'autrice. Le deuxième, entamé le 15 juin 1900 à Genève, se conclut le 7 novembre 1900 à Batna, où Eberhardt s'installe jusqu'à son départ pour Marseille. Quant au troisième, il contient des notes et impressions écrites entre le 20 février 1901, à El Oued, et le 29 octobre de la même année, à Marseille. Néanmoins, la dernière note a été rajoutée à Alger, le 8 avril 1904, sept mois avant la mort de l'autrice. Les fragments du quatrième journalier se succèdent entre le 27 juillet 1901 et le 31 janvier 1903, suivant ses errances de Marseille à Bou-Saada.

L'écriture de ces cahiers, à l'encre ou au crayon, est très régulière. Ils s'apparentent à des carnets de travail où se mêlent des confidences en russe ou en arabe, des notes de voyage et de lecture, des pensées et des itinéraires, de nombreuses citations de la Bible, du Coran et des auteurs préférés d'Eberhardt, ainsi que des projets littéraires. La version publiée maintient les dessins placés en marge ou à l'intérieur du texte, qui décorent le manuscrit sur le modèle des textes orientalistes. Les traductions de l'arabe sont accompagnées du signe de la lune, et celles du russe, d'une croix. Le

texte publié retient également la transgression du genre adoptée par Eberhardt : le genre masculin est employé dans certaines parties, tandis qu'il est abandonné en faveur du féminin, dans d'autres. Notons également que, parfois, elle signe de son pseudonyme masculin, Mahmoud Saadi. Voici, en guise d'exemple, la première entrée de ses *Journaliers* :

« Je suis seul, assis en face de l'immensité grise de la mer murmurante... Je suis seul... seul comme toujours je l'étais partout, comme je le serais toujours à travers le grand Univers charmeur et décevant... *seul*, avec, derrière moi, tout un monde d'espérances déçues, d'illusions mortes et de souvenirs de jour en jour plus lointains, devenues presque irréels.

Je suis seul, et je rêve... » (Eberhardt 1923, 3).

Les jugements sur sa création, les exigences de son travail d'écrivain, ainsi que son désir de satisfaire les attentes des lecteurs occupent une place importante dans ses *Journaliers* dont l'écriture lui devient salutaire :

« Combien j'aime à relire ces *Journaliers*, ces livres pour d'autres hachés, incohérents, où il y a de tout . . . de tout ce qui fait vivre mon âme !

Il est des heures où, seule, cette lecture m'est reposante et salutaire.

Leur variété elle-même en est l'un des charmes pour moi... Je voudrais voir s'y refléter fidèlement et, pour moi, intelligiblement, toutes les choses qui m'ont charmée... » (Eberhardt 1923, 125).

3. L'esthétique orientale des *Journaliers*

Influencée par les textes des écrivains-voyageurs tel que Pierre Loti dont les évocations parsèment ses écrits, Isabelle Eberhardt s'éloigne, toutefois, du discours orientaliste envisagé comme une écriture de l'Autre, prédéterminée par des attentes spécifiques répondant aux considérations sociales, économiques et politiques de la culture occidentale. Dans son ouvrage, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Edward Saïd définit cet aspect autocratique de l'orientalisme comme « un style occidental de domination, de restructuration et d'autorité sur l'Orient » qu'il envisage comme « une forme d'elle-même inférieure et refoulée. » (2015, 15-16). Quant à l'image des Orientaux, ils ressortent de ce discours orientaliste dont la portée colonialiste est évidente comme des êtres bizarres, aux traits figés, impénétrables à la transformation des mœurs et des mentalités, coincés dans une sorte d'essentialité identitaire. Prisonniers de leur religion et des coutumes millénaires, ils sont perçus comme passifs, muets et souvent belliqueux :

« [L]es Orientaux étaient vus dans un cadre construit à partir de déterminisme biologique et de remontrance moralo-politique. L'Oriental était ainsi relié aux éléments de la société occidentale (les délinquants, les fous, les femmes, les pauvres)

qui avaient en commun une identité qu'on peut décrire comme lamentablement autre. Les Orientaux étaient rarement vus ou regardés ; ils étaient percés à jour, analysés non comme des citoyens, ou même comme des personnes, mais comme des problèmes à résoudre, ou enfermés, ou encore - alors que les puissances coloniales convoitaient ouvertement leur territoire - conquis. Ce qui compte, c'est que le fait même de désigner quelque chose comme oriental impliquait un jugement de valeur déjà prononcé. » (Saïd 2015, 237).

Pour ce qui est d'Isabelle Eberhardt, elle se situe, déjà par son genre, à la périphérie du discours oriental masculin de son époque. Elle se déguise en homme afin d'avoir accès aux espaces interdits aux femmes et de pouvoir circuler librement. De surcroît, elle prend un nom masculin et arabe et se convertit à l'Islam tout en évoquant « la majesté âpre de la vraie race arabe, née pour le rêve, et pour la guerre » (Eberhardt 2016, 20).

Dès sa première rencontre avec la terre algérienne, la culture arabe et la religion islamique, elle est séduite : l'Algérie devient sa patrie d'élection, une terre aimée où elle retrouve un parfum doux et des splendeurs magiques. Malgré la simplicité du style de son écriture, il y a une grande richesse dans la multitude des sensations que lui procurent ses déplacements à travers l'immensité du désert saharien : une vraie synesthésie s'établit entre les couleurs, les sons et les odeurs. Le paysage du Sud-Algérien, la beauté du lever ou du coucher du soleil, la lumière forte d'Afrique, l'immensité du sable, tout cela exalte les sens de la jeune aventurière et font vibrer son âme :

« La dune, encore blafarde, se dore de plus en plus, devient de cette couleur métallique d'avant le maghreb. Les ombres s'allongent démesurées. Puis, tout devient rouge violent [...] À l'Occident, du côté de Kouinine et de Touggourt, le soleil se couche, boule sanglante, dans un incendie d'or et de pourpre carminée. Les crêtes des dunes deviennent comme enflammées à l'intérieur, en des teintes qui se foncent d'instant en instant. Puis, quand le disque du soleil a sombré au loin, tout s'enfonce d'abord en des nuances violacées... Enfin, tout redevient blanc, de cette blancheur mate du Souf, aveuglante à midi. (Eberhardt 1923, 74).

Les *Journaliers* témoignent donc de son émerveillement devant la terre algérienne tout en lui permettant d'accéder à un état de volupté : « J'ai voulu posséder ce pays, et ce pays m'a possédée. » (Eberhardt 1996, 296). L'espace fuyant du désert, en continuelle mutation, devient la métaphore parfaite de son identité nomade. C'est la raison pour laquelle ses départs vers l'Europe – que ce soit en Suisse, en France, ou en Italie – sont vécus comme de vrais exils traumatiques.

À l'encontre des écrivains orientalistes, Isabelle Eberhardt établit des liens et essaie de s'intégrer dans la communauté musulmane qui l'a très bien accueillie. Fuyant les villes, elle erre dans le désert, à cheval, en tenue de cavalier arabe, visite fréquemment les zaouïas, pour passer du temps dans la compagnie des autochtones.

Sauf les maraboutes, qui représentent pour elle de vrais modèles féminins de sagesse, les femmes indigènes, reléguées au harem, ne l'intéressent pas.

La découverte de la religion musulmane qu'elle embrasse sincèrement l'éloigne davantage de l'orientalisme. Elle s'attache profondément à cette religion qui lui procure à la fois la paix de l'âme et le bonheur :

« Je ne regrette ni ne désire plus rien ... J'attends.

Ainsi, nomade et sans autre patrie que l'Islam ; sans famille et sans confidents, seul, seul pour jamais dans la solitude altière et sombrement douce de mon Sine, je continuerai mon chemin à travers la vie, jusqu'à ce que sonne l'heure du grand sommeil éternel du tombeau... » (Eberhardt 1923, 8).

Cette attitude de résignation islamique s'avère l'unique consolation pour sa nostalgie de la mère. Le souvenir de cette mère bien-aimée, dont l'autrice accepte très difficilement la mort, revient dans les pages des *Journaliers* sous le nom d'« Esprit blanc », mot écrit souvent en russe, sa langue maternelle : « Maman est morte et son *Esprit blanc* a quitté pour jamais le monde terrestre dépravé et qui lui était étranger. » (Eberhardt 1923, 116). Par conséquent, c'est la foi musulmane qui lui sauve la vie tout en scellant sa fidélité à l'Islam. Devant l'incertitude de l'avenir elle déclare : « Qu'importe ! Ce qui est écrit doit arriver. » (Eberhardt 1923, 239). Les *Journaliers* oscillent ainsi entre la profondeur mystique d'un itinéraire spirituel et la spontanéité d'un peintre.

L'adhésion de l'écrivaine à l'Islam s'achève dans le soufisme des zaouïas qui lui procure beaucoup de bonheur et la guérit de la tentation du suicide. Elle décide de devenir une adepte de la confrérie des Kadryas, ordre religieux issu du mouvement mystique du soufisme – doctrine islamique ancienne de renoncement aux choses et aux richesses terrestres. Par la suite, Eberhardt est reçue en tant qu'apprenant dans la zaouïa de Kenadsa. Elle y trouve le vieil Islam qui la conduit vers une forme de dépouillement et de contemplation tout en se montrant apte à répondre à sa quête d'absolu. En outre, cette confrérie devient pour elle une grande famille et un vrai refuge.

Malgré son esprit anticonformiste, Eberhardt se plie aux traditions locales pour mieux exprimer son mouvement d'identification aux populations autochtones. Le perfectionnement de l'arabe et le déguisement masculin complètent le passage d'un monde à un autre, lui permettant de se lancer dans la découverte de la société musulmane, de pénétrer dans des endroits où les femmes n'avaient pas accès. D'ailleurs, elle reconnaît que ses vêtements d'homme ne sont qu'un moyen qui lui permet d'arriver à ses fins et non un élément représentatif de son identité. De plus, ce déguisement masculin lui a aussi été utile au début de sa carrière littéraire et journalistique. Il ne représente donc pas l'expression d'un changement de genre, car elle n'a jamais rien renié de son intégrité féminine.

Incomprise, Isabelle Eberhardt ne cesse pas de provoquer : elle choque, dérange et bouleverse l'ordre des choses. Si les autorités françaises n'arrivent pas à comprendre son refus de fréquenter les Européens des villes algériennes, les autochtones

musulmans, eux non plus, ne comprennent pas ses raisons pour adopter et défendre leur style de vie. Néanmoins, ils l'acceptent car elle est musulmane, l'épouse d'un musulman et l'adepte d'une confrérie religieuse. Quant à l'écrivaine, elle essaie de supprimer la distance qui la sépare des autochtones afin de pouvoir s'intégrer dans leur communauté. Le dialogue avec l'Autre devient ainsi une communion.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, Eberhardt met fin à son errance et décide de rester dans son pays d'élection où elle semble avoir atteint le bonheur et son idéal de vie : « Sur les routes de ma vie errante, je me suis demandé où j'allais et j'ai fini par comprendre, parmi les gens du peuple et chez les nomades [...] que j'accomplissais un voyage dans les profondeurs de l'humanité. » (Eberhardt 1996, 241). Malheureusement, son destin tragique l'arrache à la vie qui s'achève brutalement à l'âge de vingt-sept ans à la suite d'une mort violente.

4. Conclusion

L'œuvre d'Isabelle Eberhardt représente un étonnant témoignage de la réalité algérienne de son époque, de son intériorité et d'autrui. Fusion entre l'Orient et l'Occident, ses *Journaliers*, loin d'être des chroniques orientalistes, sont le journal d'une vie d'exaltation et de souffrances.

Femme transfuge, définie par son identité hybride, elle transgresse tous les codes – sociaux, culturels, religieux, sexuels –, afin de se construire une nouvelle identité dans l'errance et l'exil. Rêvant du nomadisme depuis son enfance, celui-ci devient l'expression de sa liberté et le désert, son espace privilégié. Ses écrits s'interrogent sur la représentation du désert comme espace anhistorique, car « Les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie. » (Deleuze, Guattari 1973, 490).

Chez Isabelle Eberhardt, le voyage et le vagabondage sont intrinsèquement liés à l'acte d'écrire. Toute son œuvre est traversée par cette quête de l'ailleurs qui la porte du connu vers l'inconnu dans la découverte d'une identité toujours nouvelle, car « je est un autre ».

Bibliographie

Textes de références

- Eberhardt, Isabelle. 1923. *Journaliers*. Paris : Éditions La Connaissance.
 Eberhardt, Isabelle. 1996. *Dans l'ombre chaude de l'Islam*. Paris : Éditions Actes Sud, [I^{ère} édition 1906].
 Eberhardt, Isabelle. 1987. *Lettres et Journaliers*. Paris : Éditions Presses universitaires de France.
 Eberhardt, Isabelle. 2016. *Notes de route. Au pays des sables*. Paris : Éditions North Star [I^{ère} édition 1944].

Ouvrages critiques

- Barsoume, Marlene. 2021. *On the Road: Isabelle Eberhardt's Travels and Spiritual Quest* [En route : les voyages d'Isabelle Eberhardt et sa quête spirituelle], in « The French Review », vol. 95, no. 2, p. 175-188.
 Bourcillier, Patricia. 2012. *Isabelle Eberhardt. Une femme en route vers l'Islam*. Paris : Bernd Kamps Steinhäuser Verlag / Flying Publisher.
 Brahimi, Denise. 1990. *Le voyage sans retour*, in « Études françaises », vol. 26, no. 1, p. 59-68.

- Chilcoat, Michelle. 2004. « Anticolonialism and Misogyny in the Writings of Isabelle Eberhardt » [Anticolonialisme et misogynie dans les écritures d'Isabelle Eberhardt], in « The French Review », vol. 77, no.5, p. 949-957.
- Chouiten Lynda. 2014. *Isabelle Eberhardt and North Africa: Nomadism as a Carnavalesque Mirage* [Isabelle Eberhardt et le Nord de l'Afrique : Le nomadisme en tant que mirage carnavalesque]. London: Lexington Books.
- Deleuze, Gilles ; Guattari, Félix. 1973. *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*. Paris : Éditions Minuit.
- Ouhibi Aitsiselmi, Kamila. 2014. *Sur les traces de Pierre Loti : Isabelle Eberhardt ou la fin de l'orientalisme ?*, in « Nouvelles Études francophones, vol. 29, no.2, p. 138-153.
- Saïd, Edward. 2015. *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident*. Paris : Éditions Points.

Sitographie

- Bouvet, Rachel. 2002. *Variations autour d'un paysage le désert chez Isabelle Eberhardt*, in « Cahier Figura », vol. 7, p. 105-118, en ligne sur le site de l'Observatoire de l'imaginaire contemporain : <https://oic.uqam.ca/fr/articles/variations-autour-dun-paysage-le-desert-chez-isabelle-eberhardt>, page consultée le 13 novembre 2022.
- Djebara, Thin Hinene. 2018. *Brouillage d'identité chez Isabelle Eberhardt : le mystère de la femme déguisée*, in « Revue Socles », vol.5, no. 11, p. 401-420, revue en ligne : <https://www.asjp.cerist.dz/en/downArticle/25/7/1/65193>, page consultée le 15 novembre 2022.